Françoise Giroud : Lady Patachou patissière est devenue aussi vedette (pour sauver son fonds) grâce au Père Dupanloup et à Maurice Chevalier

NON, Lady Patachou n'est pas arrivée puisqu'on ne la connaît encore qu'à Paris. Elle n'est pas arrivée, mais elle est bien partie.

Personne ne peut prédire jusqu'où elle ira, mais elle y court ! Si vous ne l'avez pas encore vue, vous la verrez. Si vous ne l'avez pas encore entendue, vous l'entendrez. Si vous ne la connaissez pas encore, vous la reconnaîtrez : elle a une tête d'amie d'enfance !

Ce n'est pas une vedette, ce n'est pas une chanteuse qui entre sur la scène de l'A. B. C., simple et nette dans son chemisier blanc, secouant sa tignasse blonde de caniche bien entretenu. C'est un copain, un bon copain rieur, une de ces femmes auxquelles on a envie de téléphoner lorsqu'on a des ennuis parce qu'il semble qu'elle doit savoir aussi bien sauver une mayonnaise, trouver une pharmacie ouverte le dimanche et vous prêter un chapeau pour un mariage.

Elle a aussi la tête d'une femme capable de prendre avec bonne humeur l'éclatement d'un pneu même si elle est à l'intérieur de la voiture en robe du soir de tulle blanc et que le prochain garage est à dix kilomètres. Vous voyez ce que je veux dire ?

Quand elle aura quinze années de music-hall derrière elle, elle sera probablement une variété de monstre, comme les autres. Mais pour le moment, on dirait que le diable lui fait crédit. Elle est encore humaine, elle est encore vivante, elle est encore naturelle, et elle n'est pas encore neurasthénique en dépit des corbeilles géantes qui encombrent sa loge, des coupures de presse où on la loue et du compte en banque qui devient obèse.

On n'ose pas croire que ça durera, qu'elle échappera à la malédiction des coulisses, des planches, de l'affiche. On n'ose pas le croire et pourtant on l'espère, comme on espère sauver un malade dont l'organisme est vigoureux. Elle est si saine, si gaie, cette femme de 32 ans, que la cérébrité menace sans qu'elle l'ait provoquée.

Elle est intelligente aussi, et elle sent bien tous les périls qui guettent une Parisienne équilibrée et mère de famille, qui ne portait en elle aucun des germes de l'actrice, lorsqu'elle lui serait non seulement un personnage public.

Son aventure risque de faire rêver beaucoup de petites filles affamées de gloire. Elles se diront :

« Pourquoi pas moi ? »

Et en effet pourquoi pas elles, puisque cette nouvelle étoile de la chanson a cecî de particulier qu'elle ne sait pas chanter.

Sa voix troubadour qu'un véhicule par lequel elle exprime cette espèce de force malheureuse qu'elle porte en elle, et qui est commune d'ailleurs à beaucoup de Françaises. Commune à celles dont on dit qu'elles sont en fer, et qui donc simplement en femme : qui vous mène tambour battant un commerce, six enfants ou un camion trois tonnes avec des talons de dix centimètres et de grands ongles rouges, et qui se jettent en hurlant dans les bras de leur mari lorsqu'elles aperçoivent une souris.

Monsieur Patachou : Un gars bien

Lady Patachou est de cette race-là. C'est un être-moteur. A 20 ans, elle était chef du secrétariat de l'usine Gnôme et Rhône. C'est là qu'elle a connu son mari, un gars sympathique et déluré aux yeux tendres, « un gars bien », dit-elle. A 25 ans, elle dirigeait efficacement une petite affaire de chaussures. Aujourd'hui, elle oblige les spectateurs de l'A. B. C. à se lever pour chanter avec elle. Ce n'est peut-être pas beaucoup plus difficile ? Qui sait, puisque c'est la première fois que l'on voit sur une scène une femme qui jusqu'à 30 ans n'a jamais songé à y mettre les pieds ? Des petites charmantes d'ailleurs, et chaussées avec un raffinement assez rare parmi les femmes de métier pour mériter d'être signalé.

Il y a deux ans que la dynastie des Patachou a été fondée. Jusque-là, Henriette et Jean Billon forment un couple parfaitement banal de Parisiens moyens, débrouillards et travailleurs.

Tantôt c'est lui, tantôt c'est elle qui fait bouillir une marmite toujours confortable. Ils s'aiment, se plaignent comme tout le monde à la fin du mois, se disputent le journal du soir, vont au cinéma le samedi, ont envie d'une voiture et rêvent d'avoir une petite affaire bien à eux.

Il a commencé et abandonné des études d'architecte, il a du goût, du courage, il a dessiné plumes dans un magasin d'antiquités parce qu'il manquait à la fois de moyens et de connaissances, lorsqu'on lui propose en 1945 une boutique sur la Butte Montmartre.

Que pourraient-ils faire dans cette boutique ? Ils se promènent dans le quartier, et constatent qu'il n'y a pas de pâtissier. Après les roulements à billes, les commodes Louis XV, la machine à écrire et les mocassins, vendre des éclairs au chocolat ? Pourquoi pas ? Jean Billon court toutes les pâtisseries, se documente, fait des plans, des dessins, des comptes.

La tribu familiale composée d'Henriette, d'une mère qu'elle adore et d'un père céramiste qui mène aujourd'hui une petite entreprise à Ménilmontant, approuve les initiatives du nouveau pâtissier.

C'est joli, une pâtisserie. C'est gai, c'est propre, ça sent bon la pâte à choux. Patachou ! La boutique s'appellera Patachou. Henriette s'installe à la caisse, enveloppe les mille feuilles, vante les mokas. L'odeur de la crème lui donne un peu mal au cœur parce qu'elle attend enfant, mais les affaires marchent.

La marchandise est bonne, les marchands sympathiques. Monsieur et Madame Patachou, comme on les appelle, commencent à être honorablement connus dans le quartier. Il est sérieux, elle a toujours le mot pour rire, et quand on apprend que la petite Madame Patachou est en train de mourir à l'hôpital parce que son bébé se présente mal, on a vraiment de la peine.

Mais elle est de celles qui ne meurent jamais quand on a besoin d'elles. Du fond de ses forces, elle se raccroche à la vie et de toutes ses forces son mari la retient. Elle a tout vécu : une césarienne, un beau garçon qui n'aura jamais de petite sœur, et une cicatrice de trente centimètres.

— *Aucune importance*, dit-elle, *puisque je ne suis pas danseuse nue.*

Elle a horreur des chansons de corps de garde

Elle se remet lentement, s'occupe de son gosse joyeusement quand Jean annonce que le local voisin est vide et qu'il veut le louer pour en faire un restaurant.

— *Pour une fois qu'on était tranquilles?* soupire sa femme.

Le restaurant tourne au désastre. Un soir, une seule table est occupée par un groupe de médecins. L'un d'eux, le docteur Bernard, attaque une chanson de salle de garde. Les Patachou qui se morfondent chantent avec leurs clients. Elle découvre et répète les paroles les plus grossières avec une sorte de dignité qui enchante les médecins.

— *Vous vous plaisez, les clients ?* demande le docteur Bernard. *"Vous n'avez qu'à chanter ces choses-là tous les soirs.*

Le lendemain, verte de peur, elle essaye. Elle a horreur de ça, mais il faut sauver le restaurant qui finira par engloutir la pâtisserie. Huit jours après, il y a cinquante personnes pour dîner. Un mois plus tard, il faut retenir sa table. Un dîneur qui a trop bu coupe la cravate de son voisin. Le voisin se fâche. Elle saisit une paire de ciseaux et coupe à son tour la cravate du dîneur. Et tout le monde applaudit.

Désormais, elle coupera les cravates de tous ceux qui refuseront de reprendre en chœur avec elle les « Filles de Camaret » ou « Les Trois Orfèvres ».

Comment refuser, d'ailleurs ? Son autorité, son entrain sont irrésistibles. Dans tout autre bouche, ces chansons seraient ordurières. Elle y met une simplicité de grande dame et sous la plume d'un journaliste jaillit le surnom qu'elle gardera : *Lady... Lady Patachou.*

Lady Patachou a coutume d'accompagner ses chansons de gestes autoritaires et expressifs : on la voit ici en pleine action. Sa ceinture est faite de « trophées » de cravates cousus bout à bout.

Les mois passent et le restaurant — quatre murs blanchis à la chaux, de mauvais guéridons, — ne désemplit pas. Tout étranger, de marque vient faire couper sa cravate chez Patachou, tout Parisien se doit de l'avoir entendue.

Les finances du ménage Patachou deviennent florissantes. Le matin, il court les salles de ventes pour trouver le meuble, l'objet dont il rêve pour l'appartement qu'ils habitent au-dessus de la pâtisserie. L'ensemble forme une sorte de villa étrangement construite à la mode de Montmartre dont les Patachou sont, depuis quelques jours, propriétaires. Ils achètent chacun leur voiture, elle se commande des robes, de jolies nappes, en envoie le petit Pierre à Trouville avec sa grand-mère et on remercie le bon Dieu.

La pâtisserie est toujours ouverte. Le restaurant aussi. Un soir qu'elle vient de chanter, Simone Berriau et Yves Mirande lui disent :

— Nous organisons dans un mois une fête chez Maxim's pour la centième du *Petit Café*. Nous comptons sur vous.

— *Sur moi ? Et pourquoi faire ?*

— Pour animer la soirée.

— *Ecoutez*, dit-elle, *vous êtes bien gentils mais ce soir vous êtes de bonne humeur, vous avez bien dîné, vous êtes optimistes... Rentrez chez vous, réfléchissez et vous verrez que ma place n'est pas chez Maxim's.*

Les jours passent, Simone Berriau ne donne pas signe de vie.

— *J'avais raison*, pense Lady Patachou. *Ici, chez moi, à Montmartre, je les amuse, je me défends... Mais je ne peux pas faire mieux.*

Sur une scène ? Quand vous voudrez

Jamais elle n'a autant regretté d'avoir raison, parce qu'au fond de son cœur, elle a tout de même espéré le miracle... Elle a découvert la saveur bouleversante des applaudissements, elle a entrevu une carrière, la vraie gloire... Un soir de cafard, elle demande à Clouzot, le metteur en scène, qui est devenu un habitué :

— *Je ne serai jamais capable de monter sur une scène, hein ?*

— Sur une scène ? Quand vous voudrez, répondit-il.

L'espoir revient et elle retrouve du courage pour chanter tous les soirs les aventures du Père Dupanloup, « le dégoûtant », devant un public de mesdames décorées et de dames distinguées qui approuvent et l'imitent.

Deux jours avant la soirée de Maxim's, Simone Berriau revient.

— *Vous n'avez pas oublié ?* dit-elle. *Je compte sur vous après-demain.*

Et Lady Patachou, ivre d'angoisse, affronte le public le plus blasé du monde. Elle a mieux qu'un succès, un triomphe. Effondrée ensuite sur une banquette, elle l'apprend qu'on lui présente un monsieur dont le visage lui rappelle quelque chose.

— M. Paul-Louis Weiler, dit Simone Berriau.

— *Tiens !* s'écrie Lady Patachou. *Je vous connais, vous...*

— Mais moi aussi, répond le monsieur en faisant des ronds de jambe. Qui ne connaît la délicieuse Patachou ?

— *La délicieuse Patachou, vous l'enguelutez quand elle arrive dix secondes en retard*, rappela gentiment l'ancienne secrétaire au grand patron de Gnôme et Rhône.

Quelques mois plus tard, elle chantait au Central de la Chanson. Puis Mitty Goldin lui signait un contrat pour l'A. B. C. et Lady Patachou croyait b'en avoir atteint le sommet de la joie lorsqu'un soir le bon docteur Bernard de ses débuts téléphona en disant :

— Garde-moi une table... J'ai une surprise pour toi...

La surprise, c'était Maurice Chevalier.

— *Il est venu*, explique-t-elle... *Et puis... Ben, il est resté.*

— Il est resté ?

— *Oui. Il vit avec nous. Enfin, il n'habite pas ici mais on se voit tous les jours... Quand il ne vient pas, il m'écrit. Il m'appelle la Conquête... La Louque, c'était sa mère. Nous ne pourrions plus vivre l'un sans l'autre. Mais je ne couche pas avec Maurice, vous savez ?*

Non. Franchement, je ne sais pas, et l'imaginer que le cas échéant ils n'enverront pas de faire-part. Mais je suis sûre que Lady Patachou dit la vérité, pour le moment. Quel nom faut-il donner au sentiment qui l'anime vis-à-vis de Chevalier ? Elle est ébloulé, fascinée, profondément flattée par cette amitié solennelle dont il l'a publiquement investie le soir où elle a débuté à l'A.B.C.

— *Je me sentais*, dit-elle, *comme Robinson Crusoé sur son truc...*

Elle l'admire, elle le trouve beau, génial, et si elle est flattée du respect qu'il lui garde, c'est parce qu'elle a dû en éprouver la fragilité. Sinon, au lieu d'en être fière elle en serait plutôt vexée :

Elle a accroché au mur une immense photo sur laquille on lit : « *Lady Ton vieux dévoueur, ni ton ami, ton Maurice.* »

Elle porte au cinquième doigt de la main droite un anneau de platine et de diamants à l'intérieur duquel on lit : « Alliés par le cœur. Maurice 1950 », un anneau tout pareil à celui qu'il offrit à sa mère avec ses premiers cachets.

Elle ne forme pas deux phrases sans prononcer son nom, et elle ne supporterait pas une seconde d'apprendre qu'une autre femme joue un rôle quelconque dans la vie de Maurice. Ses mains très belles, souples, longues, corrigent d'ailleurs l'impression de sécurité et de calme qu'elle dégage et rappelleraient qu'elle était tenté de l'oublier qu'elle est une femme, c'est-à-dire un animal dangereux quand on le blesse.

Maurice, lui, a rajeuni de dix ans. Comme il a 62 ans, cette cure de jouvence lui laisse encore assez de sagesse pour réaliser que s'il détruit le ménage Patachou il fera du vilain travail.

C'est trop facile d'arriver, illustre, précédé en outre de la plus tonitruante réputation de séducteur, et d'enlever un soir une Patachou à son Patachou. Mais il y a le lendemain. Et à les voir, tous les trois, on peut imaginer sans trop de peine qu'ils feront chacun l'effort nécessaire pour ne jamais connaître l'amertume de ce lendemain.

5 Francs par jour et par personne !
Voilà ce que coûte l'utilisation de la
nouvelle Cuisinière électrique Calor
à réglages lumineux à plaques rougissantes rapides
Et quelle sécurité !
Consultez votre électricien.
Calor — LYON-MONPLAISIR

Exclusivité sensationnelle
FAUSTO COPPI
suivra chaque jour
pour
France-soir
le
TOUR
de
FRANCE

31 ETOILE
Toujours à l'avant !
La VITTELLOISE L'EAU QUI CHANTE ET QUI DANSE
La VITTELLOISE L'EAU QUI CHANTE ET QUI DANSE

SPECTACLES DE PARIS

Darryl F. ZANUCK présente
L'histoire d'un amour sans espoir
L'Héritage de la chair
JEANNE CRAIN
ETHEL BARRYMORE
ETHEL WATERS
JOHN LUNDIGAN
Pinky
DARRYL F. ZANUCK
ELIA KAZAN
20th Century Fox
LE PARIS VO
LE FRANÇAIS VF
ALHAMBRA VF
VOX-PIGALLE VF

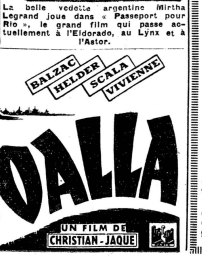
Cabarets Dancings
CARROLL'S 36, rue de Ponthieu Ch. frade. Ely. 46-60
CARROUSEL DE LA 3e FARCE 40, rue du Colisée. — BAL. 11-68.
COUSINE Place du Tertre Ma MODEST et FERDY
DRAP D'OR 20,30 à l'aube - 53, Bassano. Ely 04-31
Mme ARTHUR 23 h. à l'aube reçoit 75, r. des Martyrs
MOUNE Ne pas confondre 54, rue Pigalle
PUERTA del SOL Cab. espagnol 82, r. P.-Charron

Restaurants
TOURISTE Pte Maillot. Bne table Attrac. orchest. Pepina Ruozzo

Théâtre ANTOINE
Triomphe de MICHEL SIMON dans Fric-frac
d'Edouard BOURDET
JACQUELINE POREL GEORGES BREHAT MARIE OLIVIER et RAOUL MARCO

« Aux 4 Coins »
KEMP
Le Th. Gramont a-t-il trouvé sa « Petite Hutte » ? (Le Monde)
J.-J. GAUTIER
Le talent fleurit dans tous les coins, dans tous les... (Figaro)
RANSAN
Un auteur de qualité : la pièce est adorablement jouée. (Ce Matin)
THIERRY-MAULNIER
Un spectacle qui, dans son ordre, compte parmi ce que Paris peut nous offrir actuellement de plus réussi. (La Bataille)
THÉATRE GRAMONT

Viveca Lindfors est la grande vedette de « Singoalla », le grand film de Christian Jaque, qui triomphe dans les salles Balzac, Helder, Scala et Vivienne.



La belle vedette argentine Mirtha Legrand dans « Passeport pour Rio », le grand film qui passe actuellement à l'Eldorado, au Lynx et à l'Astor.

LES HISTOIRES DE FRANCE

par FRANCE ROCHE

VENI-VIDI-VICHY

L'ELITE des cirrhoses, des foies coloniaux les plus officiels, les gastrites internationales venaient, jadis, trouver à Vichy, en bonne compagnie, le soulagement de leurs maux.

Entre le kiosque à musique et la source en forme de lanterne, chaque été ramenait les « Hepatic's Follies », côté cour, il y avait l'établissement de bain ; côté jardin, le casino. Au milieu, les personnages.

1°) Les curistes assis sur des chaises dans le parc, les yeux vagues, la main sur le ventre, attentifs aux chimies internes qui doivent améliorer leur digestion.

2°) Ceux-qui-accompagnent-les-curistes. Plus agités. Ils consultent affichettes et programmes qui leur dispensent concours hippiques, concerts et opérettes. Quand on n'a pas à absorber de la Chomel (40 gr.) à 5 heures, suivie de 45 gr. d'Hôpital à 6 h. 30; quand on ne s'abandonne pas à la douche à percussion ou au brassage intestinal de la salle de mécanothérapie, il faut bien s'établir un emploi du temps.

Le décor d'une tragédie-comédie était tout planté avec, à l'arrière-plan, une ville composée exclusivement d'hôtels et de villas ornées de plaques de médecins (les hépatiques usent volontiers 5 ou 6 médecins par cure, obtenant du second 5 grammes du Grande Grille en plus, du troisième un changement d'horaire et du quatrième une application de boue végétale en prime).

Gyslaine et le Saint-Cyrien

Tout se passait bien. Parfois on flançait Gyslaine, fille d'insuffisant hépatique avec un Saint-Cyrien neveu d'curistique. On écoutait « La Mer », de Debussy, et on envoyait des cartes postales. On jouait une pièce rose de Jean Anouilh. (Il a d'ailleurs caricaturé Vichy dans « Le Bal des voleurs ».)

Hélas ! au bal des hépatiques succéda pendant quatre ans le quadrille des généraux. Il n'y eut plus, dans Vichy rendu à la vie civile et thérapeutique que 45.000 curistes.

En cinq ans, la Société fermière de Vichy est parvenue à faire remonter le nombre de ses patients à 105.000.

Quarante mille manquent encore à l'appel. Ce ne sont pas des hépatiques. C'est pour séduire à nouveau ces neveux, épouses, filles de curistes, qui ont laissé Tonton, Jules ou Papa se soigner son foie pour aller à Cannes détruire le leur, que Vichy s'organise un référendum cinématographique. Là où l'orchestre symphonique (qui compte 75 pour cent de prix du Conservatoire dans ses rangs) avait échoué, là où le répertoire dramatique dont les « alles marchantes » sont Bichon (pour les gais) et Le Rosaire (pour les tristes) en passant par l'Otage, de Claudel (pour les bien-pensants) ne suffisait pas : là où le golf, Carmen et le Concours hippique semblaient insuffisants, le septième art (et le sex-appeal de Burt Lancaster, Greer Garson, Gary Cooper) est venu à la rescousse.

L'œil vigilant de Mr Croquempot

Sous le prétexte de remettre aux meilleurs interprètes et au meilleur film le Célestin 1950 (statue représentant un équilibriste jucché sur une capsule d'eau minérale et symbolisant sans doute l'agilité du curiste qui a fait sagement son traitement) on a prié nos buveurs de Chomel d'abandonner leur petit panier de rabane, élément essentiel de la panoplie du bon curiste vichyssois, contenant leur verre « intégral » (le seul qui conserve les propriétés de l'eau) pour aller jouer au casino que. Dans les urnes municipales, celles qui servent aux vraies élections, ils votent tous les jours, sous l'œil vigilant de maître Coquempot, huissier.

C'est ainsi que depuis quinze jours ils doivent déclarer sans détour leurs opinions de « médiocre » (on n'a pas prévu pire. C'est de la politesse) à « excellent » (on n'a pas prévu mieux. C'est de l'expérience).

A l'issue de la première projection, le représentant de la Société Paramount est venu, frémissant, assister au dépouillement des bulletins de vote de son film « La corde de sable ». Sur le premier qui fut apporté, écrite en travers d'une main vengeresse, s'étalait cette phrase : « C'est une immonde c...e. » On chercha hâtivement trois bulletins « excellents ». Mais le choc était porté.

En lisant la presse du lendemain, le « Paramount Boy » téléphona aux organisateurs.

— J'ai fait mon compte, vous m'avez fait perdre 2 millions !

Les Maîtres de Vichy haussèrent les épaules. Eux en perdent 110 chaque été pour distraire leurs buveurs d'eau tiède.

« La Corde de sable » fut donc exécutée. Ce n'était pas de chance, car un de ses personnages se nomme Martingale. On ne saurait mieux choisir pour inaugurer un festival de Casino.

Ludmila Tchérina y a fait un triomphe. Dans la cote (provisoire) du référendum, elle enlève la troisième place, juste après Greer Garson et Anna Magnani. Cela l'a consolée de son dernier récital de Pau.

Engagée pour danser dans cette ville, en apparence sans histoires, Ludmila et son époux, manager, partenaire, mentor, et mère-poule, Edmond Audran, firent leur entrée dans leur Simca Grand Sport.

Entrée peu triomphale. Ludmila regardait à droite, Edmond à gauche et ne voyaient que les murs qui grisaillaient et les arbres qui verdoyaient. Mais pas la moindre affiche.

— Eh bien ! elle est soignée, ta publicité ! ronchonnait Ludmila.

— Et, elle va être belle, la salle ! dans le genre vide, on ne pourra pas trouver mieux ! (1) soupirait Audran.

Tristes, Ludmila et Edmond arrivent au théâtre, moins et déjà fatigués. Montent dans leur loge à la vitesse d'un escargot arthritique et trouvent deux messieurs aux manières lourdes et aux chaussures assorties.

— Vos papiers ! clament les charmants personnages en farfouillant parmi les tutus d'un air sadique et soupçonneux. Les danseurs obtempèrent. Trois fonctionnaires leur signifient alors que c'est devant le fils de Bao-Dai qu'ils vont danser. Tout ce qui la république compte de spécialistes du Viet-Nam a travaillé à Pau. Le moment est venu pour le Congrès de s'amuser. Et les fonctionnaires se retirent avec la mine du sheriff avant le lynchage. Ludmila, laissant Audran effondré dans la loge, voulut regarder de plus près ses futurs admirateurs. A peine pénétrait-elle dans la salle qu'elle entendit un nouveau personnage : broderies épaisses et à mouchetées idem, dire à un de ses confrères.

— Alors, t'as compris, on place six inspecteurs dans chaque travée et un à chaque sortie. Comme çà, en cas d'attentat, la panique sera tout de suite jugulée.

Ludmila a eu, pendant tout le ballet, les jambes un peu flageolantes.

On ne s'y trompera pas

Autre hôte de Vichy : Georges Rollin, interprète, lui aussi, de « La nuit s'achève », un de ces films qui font pleurer tout le monde (si ce n'est pas d'émotion, c'est de fou-rire). Il y interprète le rôle d'un enfant naturel devenu médecin et amoureux transi.

Ces tristes caractéristiques ne lui donnent pas bonne mine, et lui valent d'être trucidé en sauvant son père naturel Victor Francen. C'est le moment de dire « Popa » ? Il ne s'en prive pas et meurt en léguant ses yeux à son rival exécré mais aveugle. L'effet est réussi, « Popa » opère le transfert des yeux et tout le monde se détruit la vue à force de pleurer.

Dans « Les faux monnayeurs », son prochain film, Rollin sera un peu moins pleurnichard. Il sera inspecteur de police. Car il ne s'agit pas, bien sûr de l'adaptation du célèbre livre de Gide « Les faux-monnayeurs ». André Hugon, producteur commercial, ne perpétrera sous ce titre qu'un film policier sur la fausse monnaie.

Informé néanmoins par des amis qui s'abîment la santé à lire des livres, André Hugon est allé voir André Gide, afin de lui demander s'il ne voyait pas d'inconvénient à lui abandonner l'usage de son titre.

— Oh ! fit Gide doucement, moi ça m'est égal. On ne s'y trompera sûrement pas !

(1) Si. On peut trouver l'œil de gruyère et l'œil de pin-up girl.

POUR 1655 1er VERSE
VOUS AUREZ LE LUMIREX 6x9 ANASTIGMAT TRAITE 1:4,5
OBTURATEUR 1/200e avec prise de Flash
Le solde payable en 5 mensualités — COMPTANT : 9.460 FRS
employez tous la pellicule "ALTIPAN" LUMIÈRE
PHOTO-PLAIT
39, RUE LAFAYETTE, PARIS-9e
Succursales de Paris :
142, Rue de Rennes (6e) (Gare Montparnasse)
12, Avenue Franklin-D.-Roosevelt (8e)
142, Rue de Rivoli (1er)
104, Rue de Richelieu (2e) (Bourse)
15, Galerie des Marchands (Gare St-Lazare)
6, Place de la Porte-Champerret (17e)
CATALOGUE PHOTO-CINÉMA 1950 N° 26
192 PAGES CONTRE ENVOI DE 100 FRS REMBOURSABLES SUR 1er ACHAT DE 1.500 FRS
FACILITÉS DE PAIEMENT